



HAL
open science

Quand le concept va, tout va...

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Quand le concept va, tout va.... Machteld Meulleman, Silvia Palma et Anne Theissen (dir.). Liber Amicorum. Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert, Editions et presses universitaires de Reims, pp.91-114, 2020, 978-2-37496-107-1. hal-04005215

HAL Id: hal-04005215

<https://hal.science/hal-04005215>

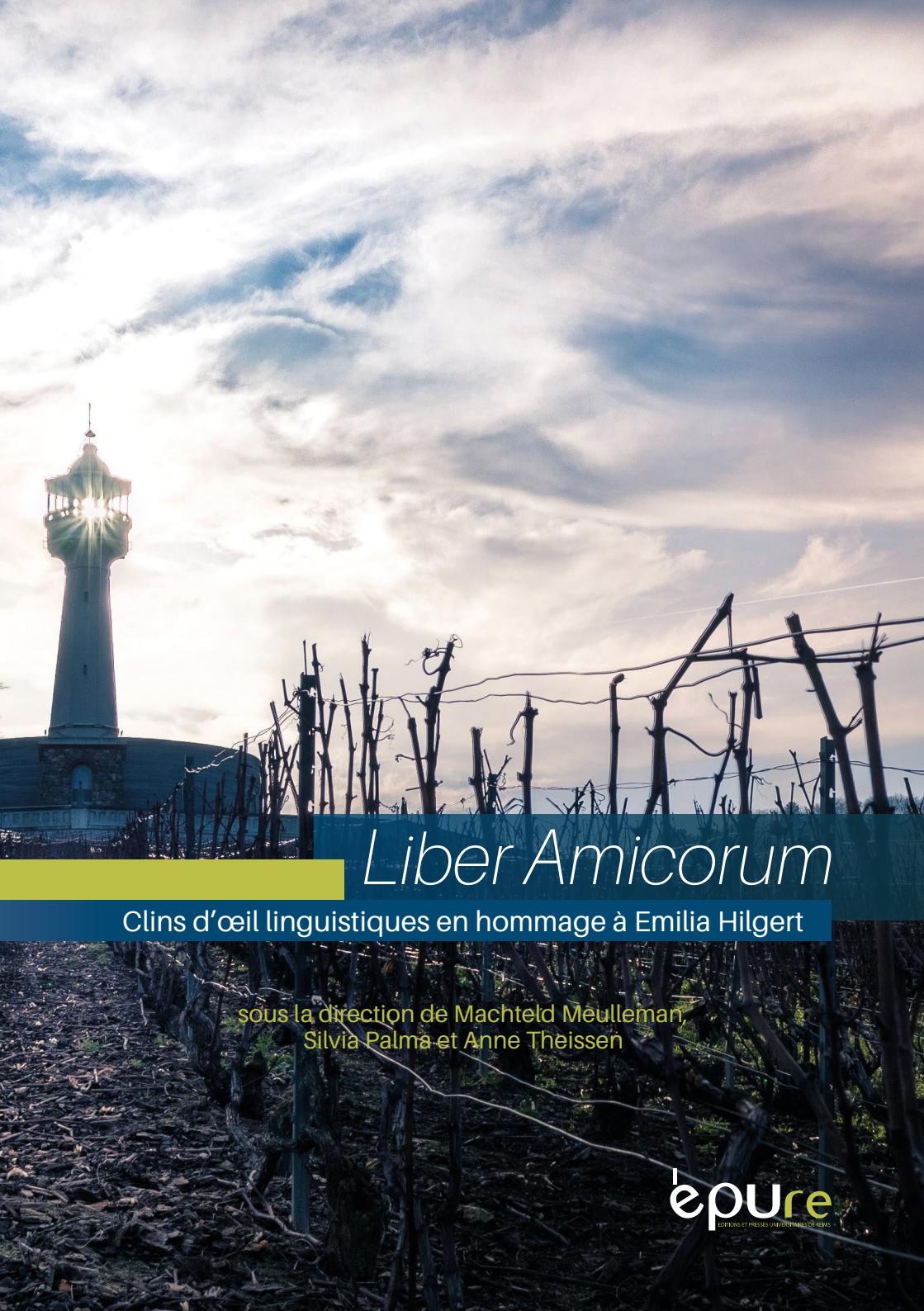
Submitted on 27 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Liber Amicorum

Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert

sous la direction de Machteld Meulleman,
Silvia Palma et Anne Theissen

l'épure
EDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES

Document extrait de *Liber Amicorum* :
Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert
sous la direction de Machteld Meulleman, Silvia Palma et Anne Theissen

Ouvrage publié avec le concours du Centre Interdisciplinaire de Recherche
sur les Langues Et la Pensée (CIRLEP, EA 4299), Université de Reims
Champagne-Ardenne

Photo de couverture : Vincent Duparc / Conception graphique © Éditions
et presses universitaires de Reims

ISBN : 978-2-37496-107-1

l'epure
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE REIMS

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims • 2020

Bibliothèque Robert de Sorbon

Avenue François-Mauriac / CS40019 / 51 726 Reims Cedex

www.univ-reims.fr/epure

Diffusion FMSH – CID

18-20 rue Robert-Schuman / 94 220 Charenton-le-Pont

www.lcdpu.fr/editeurs/reims



Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence
Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de
Modification 4.0 International.

Quand le concept va, tout va...

(De l'usage du concept en linguistique)

Pierre Frath

Université de Reims Champagne-Ardenne – CIRLEP -EA 4299)

Sorbonne Université – CeLiSo (EA 7332)

Université de Strasbourg – GEPE-LiLPa (UR 1339)

pierre.fraith@univ-reims.fr

Introduction

L'existence du concept semble aller de soi dans notre discipline et beaucoup de théories reposent sur lui, le plus souvent de manière implicite. Nous essaierons de montrer que si son usage métalinguistique est légitime, il ne possède pas de valeur ontologique et il ne peut pas être considéré comme le contenu sémantique des mots.

Une première partie sera consacrée à l'origine de la notion de concept. Il sera montré qu'il est le produit d'une tradition qu'on peut faire remonter à Platon et selon laquelle l'individu possède une valeur ontologique *sui generis*. De ce point de vue, la société est une construction apparue à un moment de l'histoire de notre espèce, au sein de laquelle les individus sont amenés à communiquer avec les autres, c'est-à-dire à leur transmettre leurs états intérieurs, leurs « concepts ». Dans la seconde partie, nous proposerons une alternative anthropologique qui repose sur la notion de langue comme milieu et sur celle de corpus d'usage ; elle permettra de donner un statut métalinguistique au concept. Elle s'appuiera sur les *Écrits de linguistique générale*, qui

rassemblent des notes autographes de Saussure retrouvées en 1996 dans l'orangerie de la maison familiale à Genève.

Origine du concept

Si le concept est si bien ancré dans notre réflexion collective, c'est qu'il occupe une place ancienne dans l'histoire des idées, une place fortement liée à d'autres dans un ensemble de croyances très structuré. Le point de départ peut être relié à une innovation métaphysique introduite par Platon. Selon François Flahault,

Platon a promu une conception de l'individu en rupture avec celle que partageaient la plupart des Grecs de son temps ainsi que bien d'autres cultures, et que partagent encore aujourd'hui nombre de sociétés non occidentales. Son œuvre géniale a imposé durablement l'idée qu'il existe en nous un élément supérieur d'origine céleste et non pas terrestre comme l'est notre corps. Cet élément, la *psykhè* (l'âme) constitue notre personne même (Flahault, 2006 : 54).

Nous sommes un corps de matière habité par une âme d'origine divine. Cette conception dualiste règne par défaut dans la culture. Elle a été reprise par la plupart des philosophes, qu'ils soient croyants ou non. Plus récemment, elle a été intégrée par la mouvance cognitiviste qui domine la psychologie, la linguistique, l'intelligence artificielle et les neurosciences, la plupart du temps à l'insu de leurs protagonistes. Dans ces domaines, on ne parle bien évidemment pas d'« âme », un mot aux connotations trop religieuses, on emploie plutôt le terme d'« esprit », une entité conçue comme une propriété émergente du cerveau. Mais les référents de ces deux mots sont bien identiques : il s'agit d'une partie non matérielle de notre être censément localisée dans notre corps, un don de Dieu dans un cas, un produit fortuit de la nature dans l'autre.

Si nous sommes des humains ontologiques, notre humanité ne doit rien à la société. Et effectivement, dans la tradition biblique, Adam et Ève sont déjà pleinement conscients et humains dans l'état présocial du jardin d'Éden. Ce n'est donc pas la société qui humanise les hommes, ce sont les hommes qui l'ont construite : elle aurait ainsi une origine. Autrement dit, il y aurait eu des hommes présociaux qui ne vivaient pas en société. Mais pourquoi auraient-ils soudain décidé de l'« inven-

ter » ? Pour des raisons largement utilitaires, explique-t-on souvent. Flahault mentionne à ce sujet

la croyance, profondément enracinée dans la culture occidentale, selon laquelle la société a été créée par les hommes afin de répondre à leurs besoins. Cette conception utilitariste, volontiers résumée par la formule « l'individu précède la société », a pour corollaire la conviction que l'économie est la base des sociétés humaines.

Avec Descartes, Locke et *Robinson Crusoe* (de Daniel Defoe), on voit se constituer la conception de l'être humain sur laquelle se fonde aujourd'hui encore la pensée occidentale, et notamment la science économique orthodoxe, selon quoi, les individus étant par nature indépendants les uns des autres, il leur est possible de contrôler par leur libre volonté les liens qu'ils nouent entre eux : la notion de *contrat* en vient à fournir le modèle de toute relation saine (Flahault, 2018 : 29).

Dans une telle association volontaire d'êtres humains, la question de la communication devient primordiale. Pour parvenir à nos buts communs, il faut que nous soyons en mesure de nous comprendre les uns les autres afin de nous accorder sur ces « contrats » qui nous lient ; autrement dit, il faut que nous puissions expliquer ce que nous pensons, et inversement, que nous soyons capables d'accéder à la pensée des autres. Pour cela, il a fallu que notre espèce acquière le langage. Son apparition serait liée à des mutations génétiques aléatoires qui ont rendu possible l'utilisation de certaines parties du corps (les cordes vocales, la cavité buccale...) et du cerveau (les aires de Broca et de Wernicke...) pour le développement du langage. Certains chercheurs pensent avoir identifié un des gènes responsables de cette évolution, le gène FOXP2, dont la mutation aurait contribué à déclencher la phylogénèse du langage à un moment de notre histoire biologique.

Il est bien possible que ces hypothèses biologiques soient valides ; ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est la notion d'une humanité présociale. Elle est contredite par la primatologie et la paléanthropologie : il n'y a aucune trace ni de primates, ni d'hominidés présociaux se retrouvant seulement de temps en temps pour les besoins de la reproduction. Mais elle n'est pas sans conséquences sur l'idée que les linguistes se font de la langue, avant tout un outil de communication pour l'expression de pensées qui la précèdent, « encodées » par le locuteur et « décodées »

par l'interlocuteur. La langue est alors considérée comme un code, et le concept comme le contenu sémantique de ses éléments.

L'analyse révèle rapidement que le sens est composite : on peut le découper en unités de signification plus élémentaires, qui ont reçu divers noms en linguistique parmi lesquels celui de sème, qui sera utilisé dans ce texte. C'est ainsi que *parfum* est une odeur agréable (deux sèmes), ou bien un produit qui possède une odeur agréable (trois sèmes). Certains sèmes peuvent à leur tour être décomposés en sous-sèmes, par exemple quatre pour *produit*, si on le définit comme l'apparition de quelque chose suite à une activité humaine. Mais si chaque sème peut se subdiviser en sous-sèmes, leur nombre risque de croître exponentiellement. Pour éviter cela, on est amené à faire l'hypothèse de sèmes élémentaires, appelés universaux, primitives ou encore noèmes, présents par nature dans notre cerveau, et dont l'assemblage est supposé engendrer les sèmes complexes qui constituent le sens des mots d'une langue¹.

En résumé, la notion de concept survient naturellement à partir d'une conception de l'être humain comme singularité ontologique qui vit au milieu d'autres singularités avec lesquelles elle doit communiquer, c'est-à-dire échanger à propos d'états intérieurs qui préexistent à leur verbalisation. On proposera plus loin une alternative à cette idée. En attendant, voyons comment le Saussure des *Écrits de linguistique générale* voit le concept.

Le concept chez Saussure

Les linguistes distinguent très souvent la forme et le sens, l'une étant le contenant, l'autre le contenu. Cette idée est très présente dans le *Cours de linguistique générale*, écrit, rappelons-le, par deux collègues de Saussure après sa mort. Les citations ci-dessous, très connues, montrent comment Bally et Sechehaye ont procédé à la séparation du signifiant et du signifié tout en les considérant comme unies de manière indissociable :

Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique... Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le

1. Encore que cet assemblage pose problème. Les listes de noèmes avancées par certains linguistes sont toutes sujettes à caution. De plus, la manière dont ils s'assemblent pour produire tous les sens possibles est incompréhensible, surtout si on ne dit rien sur le pourquoi du processus.

total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant*. (Saussure, 1972 : 99)

Mais si le signe est une « combinaison », alors ses parties ont nécessairement une existence séparée préalable à la combinaison, qu'on peut alors considérer en elles-mêmes. Les auteurs du *CLG* insistent parfois sur leur inséparabilité, comme dans l'extrait ci-dessous :

On a souvent comparé cette unité à deux faces avec l'unité de la personne humaine, composée du corps et de l'âme. Le rapprochement est peu satisfaisant. On pourrait penser plus justement à un composé chimique, l'eau par exemple ; c'est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène ; pris à part, chacun de ces éléments n'a aucune des propriétés de l'eau. (Saussure, 1972 : 145)

Mais ailleurs, le concept possède une existence séparée indépendante de la langue :

Des concepts tels que « maison », « blanc », « voir », etc. considérés en eux-mêmes, appartiennent à la psychologie ; ils ne deviennent entités linguistiques que par association avec des images acoustiques. (Saussure, 1972 : 144)

L'extrait suivant, mille fois commenté et développé dans la théorie linguistique, décrit la fonction de communication du langage telle qu'elle a été mentionnée dans la section précédente, celle qui considère que la langue sert essentiellement à encoder des états intérieurs. La séparation du signifié et du signifiant est alors fonctionnellement consommée, puisque l'un « déclenche » l'autre :

Soient deux personnes, A et B, qui s'entretiennent :

Le point de départ du circuit est dans le cerveau de l'une, par exemple A, où les faits de conscience, que nous appellerons concepts, se trouvent associés aux représentations des signes linguistiques servant à leur expression. Supposons qu'un concept donné déclenche dans le cerveau une image acoustique correspondante : c'est un phénomène entièrement psychique, suivi à son tour d'un procès physiologique : le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélatrice à l'image ; puis les ondes sonores se propagent de la bouche

de A à l'oreille de B : procès purement physique. Ensuite le circuit se prolonge en B dans un ordre inverse : de l'oreille au cerveau, transmission physiologique de l'image acoustique ; dans le cerveau, association psychique de cette image avec le concept correspondant. (Saussure, 1972 : 28)

Mais une telle séparation entre le signifiant et le signifié n'apparaît nullement dans les *Écrits*. Bien au contraire, pour Saussure,

Le dualisme qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est la façon facile et pernicieuse de le concevoir. [...] Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur, ou n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. (Saussure 2002 : 20)

Nous disons d'abord que la forme est la même chose que la signification. (Saussure 2002 : 42)

Il est faux (et impraticable) d'opposer la forme et le sens. Ce qui est juste en revanche, c'est d'opposer la figure vocale d'une part et la forme-sens de l'autre. (Saussure, 2002 : 17)

Il y aurait donc, selon Saussure, des signes psychiques, intérieurs, où la forme est « la même chose » que la signification, et leur accomplissement sonore, extérieur, n'est alors qu'une « figure vocale ». Il n'y a donc pas de dichotomie entre le concept et sa réalisation phonique (entre le signifié et le signifiant du *CLG*), mais entre le signe, c'est-à-dire la « forme-sens », et sa « figure vocale ». Comment comprendre cela ?

Reprenons une des phrases données ci-dessus dans un extrait du *CLG* : « Des concepts tels que “maison”, “blanc”, “voir”, etc. considérés en eux-mêmes, appartiennent à la psychologie ». Pour « maison », comment le cerveau s'y prendrait-il pour distinguer les concepts de maison, d'abri, d'appartement, de logement, etc., sans les formes linguistiques ? Pour « blanc », comment parviendrait-il à différencier différentes teintes de blanc (blanc crème, blanc cassé, blanc écru, blanchâtre, ...), et à les regrouper sous une dénomination commune ? Peut-on imaginer la co-existence dans le cerveau de tels concepts purement psycholo-

giques qui se mettraient en quête d'une forme adéquate au moment où ils doivent être communiqués ? Nous-mêmes, comment saurions-nous si un sentiment non nommé éprouvé il y a six mois est le même que celui que nous venons de ressentir aujourd'hui ? En revanche, si le premier possède un nom, mettons *angoisse*, nous sommes en mesure de décider si celui d'aujourd'hui est le même ou pas².

En outre, si les mots ne sont que l'habillage des concepts, il faudrait admettre que ces derniers ont acquis leur réalité psychique à l'« intérieur » de chacun de nous et que nous les aurions alors tous nommés de la même façon. C'est fort peu plausible. Une telle hypothèse mériterait en tout cas plus qu'une assertion implicite non formulée ne s'appuyant sur aucune expérimentation.

Nous admettons avec Saussure que les concepts nous viennent de notre communauté linguistique *en même temps* que leur forme ; la forme-sens est alors l'objet d'un apprentissage *public*. Si on considère les concepts en eux-mêmes, comme le disent Bally et Sechehaye, c'est qu'on fait abstraction de leur forme ; mais elle revient en force dès qu'on veut en parler, comme dans la phrase « Des concepts tels que "maison", "blanc", "voir", etc. considérés en eux-mêmes, appartiennent à la psychologie ». Les auteurs du *CLG* ont voulu parler de concepts, mais en réalité ils ont fait usage de signifiants qui seraient incompréhensibles en-dehors de la connaissance partagée de leurs formes-sens.

Un exemple : le concept de cause chez Mel'čuk

Que le concept précède sa mise en forme, c'est un point de vue très bien installé dans la linguistique moderne, adopté par défaut, spontanément, par nombre de chercheurs, et non des moindres. Pour illustrer cela, nous examinons le cas de la cause chez Igor Mel'čuk telle qu'il l'a développée dans une conférence donnée à la Sorbonne en 2015. Le titre de son exposé était *La causation dans la langue* et il fut publié en 2016

2. Nous effleurons dans ce paragraphe et le suivant ce qu'on a appelé « l'argument du langage privé » de Ludwig Wittgenstein. Le philosophe autrichien montre que la langue est nécessairement « publique », une thèse développée dans les paragraphes 243 à 315 de ses *Investigations philosophiques*. Elle a été commentée de très nombreuses fois, par exemple par Saul Kripke (1982, 1996), qui prend en compte également les paragraphes précédents (202 à 242) à propos de la nature anthropologique des règles. Voir à ce sujet Frath (2016a et 2020).

dans le recueil des actes de cette journée³. En voici quelques extraits significatifs (Mel'čuk, 2016 : 7-16) :

Je cherche à traiter de la causation dans la langue d'un point de vue strictement linguistique. [...] Pour moi, voici la seule question légitime : Comment exprime-t-on un sens de causation donné dans tel ou tel contexte ? [...]

Plus spécifiquement, je pense que la tâche d'un linguiste qui décrit la causation en langue est double :

- Établir les sémantèmes de causation.
- Établir l'expression des sémantèmes de causation par des lexies de la langue dans des contextes appropriés.

La hiérarchie entre le concept et son expression est clairement affirmée, et la seule quête « légitime », d'« un point de vue strictement linguistique », est, selon Mel'čuk, de décrire d'abord l'un puis l'autre. Une telle affirmation donne cependant à penser que Mel'čuk est conscient de l'existence d'autres points de vue, mais qu'il les rejette d'emblée.

Quelle est l'argumentation de Mel'čuk, et quelles sont ses conclusions ? Il commence par distinguer deux sens de cause, *Cause₁*, non volontaire, par exemple « les forts vents ont causé des dommages aux arbres », et *Cause₂*, volontaire, par exemple « Pol Pot a causé la mort de millions de Cambodgiens ». Il précise que *Cause₁* « n'est pas un primitif ; il renferme les sémantèmes d'*agir* et d'*entraîner* », et il distingue quatre cas dans deux grands types d'usages selon que la cause est indiquée ou non (« la balle a causé une blessure dans le foie » vs « la voiture a causé mon étonnement par son instabilité »). Les quatre exemples sont décrits en termes logiques, et l'auteur formule ensuite quatre règles qui expriment les contraintes contextuelles qui s'appliquent aux sémantèmes pour l'expression de la cause.

Quant au sémantème de *Cause₂*, « il se décompose en termes des sémantèmes de *Cause₁* » et d'un des sémantèmes d'*Agir* (II.1), ce qui s'exprime algébriquement ainsi :

$$X \text{ cause}_2 Y(\alpha) \text{ en } Z\text{-ant } \alpha \text{ (avec } W) = X \text{ fait actionII.1 } Z \text{ sur } \alpha \text{ (avec } W) \text{ et } Z \text{ cause}_1 Y \text{ de } \alpha.$$

3. L'analyse qui suit a été développée dans Frath (2016b et 2020).

Par exemple :

L'armée_x a causé la destruction_y du pont_a en l'_a'attaquant avec des bombes_w.

Mel'čuk conclut en disant que « tout dans le monde a une cause, ce qui pose problème pour le linguiste ». La cause est ainsi un étant dont nous possédons une représentation sémantique dans le cerveau (des « sémantèmes »). Elle peut agir sur la phrase grâce à des opérateurs tels que le verbe « causer », sans doute un parangon de causalité pour Mel'čuk. La transition entre le concept de cause et ses expressions linguistiques se résout en termes de règles d'allure mathématico-logique, de codage donc, dont nous avons dit plus haut qu'il est intrinsèquement lié à la notion de transmission d'états intérieurs.

La cause dans l'usage⁴

Mais qu'observe-t-on si on examine l'usage du verbe *causer* tel qu'il apparaît en contexte ? Voici quelques-unes des occurrences de ce verbe relevées dans un corpus de textes littéraires, parmi lesquels *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust :

- ... la joie qu'elle ne doutait pas que ses paroles allaient *causer* à ma tante,
- ... l'indignation que cette façon de parler de son père eût pu lui *causer*
- ... l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui *causer*
- ... mais sans lui *causer* de trop vives souffrances.

On constate que ce qui est causé, c'est un état psychologique agréable (joie, plaisir) ou désagréable (indignation, souffrances). Cet usage est très majoritaire. On relève aussi des usages concernant des pertes de vie ou des dégâts (10 à 15 % des occurrences), comme dans

- Sa dernière erreur avait été de mourir après dix ans de ménage, et de *causer* ainsi la mort du marchand de draps, qui ne put lui survivre.
- Les balles sifflaient au-dessus de la Moselle, sans *causer* de pertes ni d'un côté ni de l'autre.

4. Cette section reprend certains des arguments avancés dans Frath 2016b.

À ces deux listes, il faut ajouter quelques usages atypiques, tels que

- L'affaire Blaireau commençait à *causer* un grand tapage dans Montpaillard
- On était tenté de regarder aux mains de ce drôle pour voir s'il ne s'y trouvait pas des calus *causés* par le maniement de la rame

L'usage de *causer* est ainsi fortement encadré par ses contextes préférentiels : le type des choses causantes et des choses causées est très restreint et le verbe *causer* ne peut pas être considéré comme un opérateur de causalité à caractère général.

Lorsque nous parlons, nous ne traduisons pas des pensées en langue. Nous donnons corps à une intention évanescence à l'aide des éléments linguistiques que nous avons l'habitude d'utiliser dans tels ou tels « jeux de langage », en termes wittgensteiniens (Wittgenstein, 1961, § 23), qui nous amènent à dire ce qui est dicible dans une langue. Nos énoncés et nos pensées sont souvent repris à partir du stock en usage dans notre communauté et ils ne nous demandent aucun effort. Mais comme la phraséologie n'est pas absolument contraignante, nous pouvons aussi dire des choses neuves et créatives, parfois *a priori* non dicibles selon l'usage courant, par exemple dans certaines poésies.

Il a souvent été dit que la langue est la substance de la pensée. Elle est avant tout une pratique. C'est son usage qui nous donne l'habitude de voir les choses de telle ou telle manière, qui nous indique l'existant et comment en parler. Après avoir acquis une certaine expérience linguistique, nous sommes en mesure de noter des ressemblances et des régularités dans le discours, tant au niveau de la forme linguistique qu'à celui de la référence. Nous remarquons par exemple que certains événements dénommés se produisent avant d'autres, et qu'ils sont alors parfois considérés comme étant à leur origine dans une relation appelée « cause » : nous développons une capacité *métalinguistique*.

Une fois nommée, la cause est dotée d'existence⁵, et on oublie alors qu'elle est éminemment métalinguistique et culturelle. Dans un livre

5. Rappelons que le mot *cause* n'existe en français que depuis le XII^e siècle. Il a été emprunté au latin « *causa* » utilisé essentiellement dans un sens juridique, et qui est à l'origine d'expressions françaises comme « défendre une cause ». Le sens de « motif, raison » en latin est plus ancien et c'est lui qui est à l'origine de l'usage juridique. Il semble qu'en français ce soit l'inverse, que l'usage causal dans des expressions comme « être cause de » (1174) ou « à cause de » (1349) soit postérieur à l'usage juridique. (Données recueillies dans le *Dictionnaire historique de la langue*

sur la pensée chinoise, François Jullien cerne une notion appelée *shi* en chinois, traduite tantôt par *situation*, tantôt par *évolution* ou *condition*. Il propose le terme de *propension*, qui dit bien ce que les Chinois entendent, selon lui, par *causalité*, une notion qui ne s'est pas développée en Chine. Il cherche à comprendre pourquoi

un autre [possible] a prévalu, qui n'a pas cherché à expliquer le monde, à répondre à son grand pourquoi, mais s'est attaché à en déceler finement les moindres propensions pour en épouser les infléchissements et pouvoir ainsi entrer en phase avec son *fonctionnement* : se détournant de ce fait aussi bien de ce que nous appelons la physique que la métaphysique ; n'ayant besoin ni de poser Dieu, comme *cause* du monde, ni non plus de penser la Liberté, comme *cause* de la volonté du sujet. (Jullien, 2015 : 15)

Si la causalité est perçue autrement dans certaines cultures, c'est bien qu'elle n'a rien d'universel, ni dans le réel, ni au niveau des concepts, ni au niveau linguistique. Nous ne cherchons pas à exprimer la cause ou quelque autre concept dans nos énoncés : nous utilisons la langue telle qu'elle se présente à nous. Les notions peuvent ensuite en être extraites grâce à un effort métalinguistique. Cela ne veut pas dire qu'elles existent en soi.

La causalité n'est pas un état du monde indépendant des points de vue humains, comme le disaient déjà Hume et Schopenhauer. Ils ont été rejoints en cela par les physiciens au début du xx^e siècle, en particulier lorsque Werner Heisenberg énonça son « principe d'indétermination » en 1927, selon lequel

la détermination de certains couples de valeurs de la physique classique, par exemple la position et la quantité de mouvement, ne peut se faire avec une précision arbitraire. [...] L'indétermination n'est pas liée à une mesure caduque, mais marque la limite des propriétés réelles décrites par une approche par valeurs classiques⁶.

française, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert).

6. Citation extraite de Wikipédia : [#Mécanique_quantique](https://fr.wikipedia.org/wiki/Werner_Heisenberg)

Ajoutons que ces « valeurs classiques » sont calculées à l'aide des mathématiques, un langage créé par les êtres humains et qui peut servir à décrire certains aspects de la nature. Il ne diffère pas en cela de la langue courante lorsqu'on l'utilise pour décrire par exemple un paysage ou développer une théorie scientifique ; cela montre bien que les mathématiques ne sont pas, comme on le croit naïvement, le langage de l'univers. Dès lors, il n'est pas surprenant que leur usage pour la description de choses qui se trouvent en dehors de notre expérience intuitive, par exemple certains comportements de la matière à l'échelle subatomique, soit problématique. On peut considérer que les mathématiques ont alors révélé des caractéristiques insoupçonnées de la nature ; mais c'est le cas aussi de la langue ordinaire lorsqu'elle est utilisée par exemple pour une explication créative de phénomènes sociaux ou psychologiques. Dans les deux cas, nous finissons par intégrer les choses nouvellement décrites à notre intuition du monde grâce à la reprise des termes les décrivant. Comme le dit Wittgenstein : « Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde » (Wittgenstein, 1961, § 5.6). Lorsque le langage s'étend, notre vision du monde s'enrichit.

Une conception anthropologique de la langue

Si la forme est « la même chose » que le sens, alors il faut admettre que nous pensons à l'aide de formes-sens ; il n'est pas besoin de les encoder puisqu'elles nous sont données lors d'un apprentissage public ; nous nous en servons à la fois pour la pensée et pour la parole. Il vaut mieux alors considérer la langue, non comme un code, mais comme un milieu, un des trois milieux dans lesquels nous vivons, en plus de la nature et de la société⁷.

« La langue constitue ce qui tient ensemble les hommes, le fondement de tous les rapports qui à leur tour fondent la société », dit Benveniste (1974 : 91-102). D'un point de vue anthropologique, nous parlons d'abord pour établir des liens, par exemple quand nous nous occupons d'enfants, quand nous conversons avec des amis ou avec la famille, quand nous rencontrons des gens. Le contenu des paroles que nous échangeons à ces moments-là n'est pas important. Il est d'ailleurs souvent très stéréotypé. On s'enquiert de la santé de nos interlocuteurs et de leurs proches, de leurs soucis du moment sans attendre autre

7. Le passage qui suit est en partie extrait de Frath (2020).

chose que des réponses lénifiantes qu'on n'écoute d'ailleurs pas le plus souvent. On parle de la pluie et du beau temps ou de la vie qui ne cesse d'augmenter. On commente les résultats sportifs ou la mode vestimentaire du jour. Lorsqu'on se connaît un peu mieux, on peut s'adonner à des commérages ou à des ragots, et alors le lien se fait au détriment de tierces personnes. Entre amis, la conversation peut prendre un tour plus thématique et plus approfondi : on parle alors de politique, de croyances, de travail, de sujets scientifiques ou artistiques, etc.

L'objectif n'est pas de communiquer des messages pensés auparavant, mais d'établir des liens avec nos interlocuteurs. La qualité du lien dépend du respect de certaines normes quant aux sujets qu'on peut aborder et à la manière de les traiter. C'est pourquoi un des rôles anthropologiques de la langue est de créer et transmettre la doxa, cet accord implicite quant au bien et au mal, au vrai et au faux, qui se fait dans la langue, selon Wittgenstein⁸.

La langue vise aussi à permettre l'action commune sur l'environnement naturel et social, par exemple la fabrication d'outils et leur usage, l'exploitation agricole d'une terre, la construction d'une usine ou la conception d'un programme scolaire. Pour cela, il ne suffit pas d'échanger des paroles stéréotypées. La relation doit déboucher sur l'action. On fait alors appel à la dimension référentielle du langage, c'est-à-dire sa capacité à nommer des éléments de l'expérience commune.

Du point de vue référentiel, la langue procède de deux tensions complémentaires : d'une part elle nous dit l'existant et nous indique comment en parler, et d'autre part, elle nous permet d'intégrer de nouvelles entités réelles ou anthropologiques à notre univers humain. Rien n'existe *pour nous* avant d'être nommé et utilisé en discours. Avant l'arrivée des ordinateurs, le mot *souris* dénommait essentiellement un petit rongeur⁹. Sa lexicalisation dans le domaine informatique a donné à *souris* une nouvelle sorte d'existence.

La langue possède ainsi une capacité de création, non pas d'objets en eux-mêmes, mais de l'existence de ces objets *pour nous*¹⁰.

8. « Est vrai et faux ce que les hommes disent l'être, dit Wittgenstein ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils emploient. Ce n'est pas une conformité d'opinion, c'est une forme de vie ». (Wittgenstein, 1961, § 241)

9. On n'a pas pris en compte ici les usages dérivés de *souris* pour parler d'une jeune femme ou d'une partie d'un gigot d'agneau.

10. Nous avons appelé cela le *pouvoir démiurgique* de la dénomination.

L'approche cognitive de la langue s'est imposée dans notre discipline au détriment des deux autres, les dimensions anthropologique et référentielle. La raison en est la certitude implicite que la société n'est qu'un agrégat de singularités qui communiquent entre elles pour des buts qu'elles poursuivent. Ce qui compte alors pour le linguiste, c'est comment cette communication se met en place, en amont, au niveau conceptuel, en aval au niveau linguistique (comme l'explique Mel'čuk). Il se développe alors des théories qui mettent l'accent sur le cognitif, c'est-à-dire qui essaient de conjoindre la pensée et le linguistique dans une vision globale de la langue comme capacité individuelle. Ses fonctions anthropologiques sont alors conçues dans un second temps comme relevant de la pragmatique.

La cognition a nécessairement une place de choix en linguistique, mais il faut l'examiner dans un cadre anthropologique et référentiel : il ne peut y avoir cognition qu'en relation avec les autres êtres humains au sein d'un univers humanisé par la langue et la culture. Elle n'est pas à l'*origine* de l'usage de la langue ; elle en est le *produit*. Les hommes ne sont pas des singularités, mais des membres d'une espèce qui a le pouvoir unique de façonner collectivement l'univers physique dans lequel elle vit.

Une conception phraséologique de la grammaire, « verticalité » *versus* « horizontalité »¹¹

Rien ne vient avant la langue ; elle n'est le produit ni de règles, ni de principes qui organiseraient la phrase « verticalement », en amont de l'énonciation, à partir d'un matériau psychologique présent dans le cerveau, un processus éventuellement encadré par des « contraintes », sorte de gendarmes de l'énonciation qui permettent de garantir une bonne formulation. Comment s'appliqueraient ces procédures ? Quel est leur lien avec la biologie du cerveau ?

Quel est le mécanisme qui produirait la phrase chomskyenne bien connue « *Colourless green ideas sleep furiously* » et quelle est l'entité qui déciderait ensuite qu'elle est sémantiquement incorrecte bien que grammaticale ? Et à qui le dirait-elle ? L'esprit a-t-il voulu communiquer une pensée en mettant en branle une mécanique dont le résultat

11. Les notions de verticalité et d'horizontalité appliquées au langage nous viennent d'une thèse sur Wittgenstein soutenue par Gilliane Laurent (2017).

s'avère finalement défaillant ? A-t-il produit cette phrase en raison d'un dérèglement interne qui a mis en route un fonctionnement incontrôlé et imprévu du mécanisme, comme une sorte de « *bug* » ? Mais alors, pourquoi l'énonciation n'est-elle pas bloquée par les contraintes ?

Toutes ces questions, et beaucoup d'autres, sont sans réponses. La réflexion linguistique se développe trop souvent dans un cadre dualiste, mécaniste et réductionniste qui ne permet pas de concevoir ces questions, à plus forte raison d'y répondre. Il faut se rendre à l'évidence, les explications « verticales » en termes de procédures qui transforment les concepts en paroles sont purement métaphysiques, mais une métaphysique qui s'ignore et qui se prend pour de la science. La linguistique devrait se pencher sérieusement sur ses *a priori* épistémologiques.

En attendant, nous proposons une conception « horizontale » de la grammaire. Examinons le passage ci-dessous, le début de *Du côté de chez Swann* :

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors ».

Dans une étude publiée en 2007 et reprise en 2020, nous avons examiné les différents éléments de ces deux phrases et des suivantes par rapport à un corpus de textes littéraires dont le plus récent date des années vingt, c'est-à-dire contemporains d'*À la recherche du temps perdu*. Nous avons montré qu'elles sont constituées d'éléments phraséologiques lexicalisés. La place antéposée de *longtemps* et de *parfois* apparaît dans de nombreuses phrases du corpus. Il s'agit donc d'une habitude des francophones d'utiliser certains adverbes de temps de cette manière. *Se coucher de bonne heure* est une expression lexicalisée qui n'a pas besoin d'être agencée de manière « verticale » : elle est disponible telle quelle. Il en va de même pour *mes yeux se fermaient* et *je m'endors* que nous avons tous utilisés et entendu utiliser des milliers de fois. Il y a aussi des expressions « ouvertes » qui permettent de créer une infinité d'éléments phraséologiques par ressemblance avec des usages auxquels nous avons été exposés, par exemple « à peine + SN + part. passé » ou « ne pas avoir le temps de + inf. ».

Un énoncé quelconque est ainsi constitué, non de schémas syntaxiques verticaux qui se « remplissent » de mots, mais d'éléments phraséologiques plus ou moins figés, plus ou moins ouverts juxtaposés

séquentiellement en fonction d'habitudes. On a l'*habitude* de mettre les sujets avant les verbes, les objets après, et ainsi de suite. Et comme il est possible de ne pas suivre une habitude, les locuteurs peuvent se départir de l'ordre canonique pour obtenir un effet particulier. Des parents qui voudraient envoyer se coucher un enfant qui se trouve être un fan de la *Guerre des étoiles* peuvent lui dire « De bonne heure te coucher tu dois » par référence humoristique au vieux sage extra-terrestre Yoda qui parle en inversant les parties du discours. Mais même dans ce cas-là, il est fait référence à une habitude que l'enfant connaît, celle de Yoda. Il ne s'agit donc pas d'un ordre *ex-nihilo*.

Reprenons « *Colourless green ideas sleep furiously* ». Il s'agit d'un exemple forgé par Chomsky pour montrer qu'un locuteur peut produire une phrase entièrement originale, jamais prononcée avant lui. Il a utilisé cet argument contre ceux qui pensent que notre mécanique linguistique mentale fonctionne sur des modèles statistiques. Or un tel point de vue ne peut effectivement pas rendre compte de la créativité : si je ne peux utiliser que des éléments linguistiques auxquels j'ai été exposé, une phrase telle que *colourless green ideas...* est effectivement impossible à construire. Et pourtant Chomsky l'a fait. CQFD.

C'est l'argument chomskyen bien connu de la « pauvreté du stimulus » : si nous sommes capables de produire des phrases originales, c'est que nous les générons de l'intérieur grâce au *Language Acquisition Device* et à la *Grammaire Universelle* dont chacun est doté à la naissance. Mais est-ce si convaincant que cela ? Il est effectivement très peu probable qu'un corpus antérieur à 1957, l'année de la publication de *Syntactic Structures*, puisse livrer cette phrase, ou même seulement des parties de cette phrase. Mais dans son effort pour la façonner, Chomsky a en fait procédé à une contextualisation négative : il s'est ingénié à construire des syntagmes dont la juxtaposition des éléments n'est pas attestée, dans une sorte de cadavre exquis volontaire¹². Mais là où les surréalistes comptaient sur le hasard, Chomsky prend résolument le contre-pied de l'usage habituel ; il en tient donc compte. Ce faisant, il reconnaît sans le savoir que dans une phrase « normale » les mots viennent à nous dans des contextes d'usage ; ils ne sont pas des formes représentant des concepts indépendants organisés par la syntaxe. Mais il ne tire pas de conclusions de cette intuition. Pour lui, la

12. Il y a d'autres phrases de ce type, comme celle de Lucien Tesnière, « Le silence vertébral indispose la voile licite ».

phrase qu'il a forgée comprend des contradictions conceptuelles (« logiques »), même si elle est grammaticalement correcte. Il ne tient nullement compte de son contexte anthropologique, à savoir la discussion qu'il a lancée sur le fonctionnement de la mécanique cérébrale. Cette phrase ne vient dès lors pas de nulle part et elle n'est sémantiquement ni fautive ni vide. Elle prend le sens que Chomsky veut qu'elle prenne dans le *contexte* de la controverse, à savoir d'illustrer son point de vue. Sa raison d'être n'est ni référentielle ni cognitive, mais anthropologique. L'activité des linguistes est un « jeu de langage » ; elle ne se pratique pas dans un *no man's land* sociologique où on pourrait dire le vrai du point de vue de Sirius.

Dans une grammaire « horizontale », la morphologie et l'anaphore / cataphore jouent un rôle fondamental. Tesnière parle fort justement du rôle « capital » de l'accord grammatical « dans le rétablissement des connexions non exprimées par des séquences [...] ». Ainsi dans le vers de Virgile « *Tante molis erat Romanam condere gentem* », si la connexion s'établit aisément entre *Romanam* et *gentem*, bien que ces deux mots ne soient pas en séquence sur la chaîne parlée, c'est qu'ils ont tous deux la marque de l'accusatif féminin » (Tesnière, 1959 : 21, § 6). On peut donc voir la langue comme constituée d'unités phraséologiques bien structurées à l'interne qui se succèdent dans la chaîne parlée ou écrite en fonction d'habitudes et de conventions. Pour aider les locuteurs à clarifier leurs propos, la langue impose ou propose l'usage d'indices morphologiques (accords, flexions nominales et verbales), syntaxiques, par exemple la portée valencielle des verbes, la thèse centrale de Tesnière, ou la portée structurante des anaphores (renvoi à du déjà dit) et de la cataphore (qui annonce du dire).

Dans certaines langues, notamment indo-européennes, on est obligé, dès lors qu'on utilise un nom, de préciser le nombre, le genre, le caractère défini ou indéfini et massif ou comptable de ce dont on parle. Certaines de ces caractéristiques peuvent ensuite se répercuter sur le verbe ou d'autres éléments dans la même phrase ou dans d'autres. Si quelqu'un me dit : « J'ai acheté une chemise et un pull, et Marie l'a trouvée très belle », personne ne sera surpris si je lui demande : « Elle n'a pas aimé le pull ? ». Ce sont des indices morphologiques et anaphoriques qui ont permis la question. En anglais, la phrase « *I've bought a shirt and a jumper and Mary liked it* » permettra la question « *What did she like?* » mais pas « *Didn't she like the jumper?* ».

En ce qui concerne l'anaphore, l'existence en français de pronoms masculins et féminins permet de relier des éléments d'énoncés en jouant sur l'opposition de genre. Par exemple dans « Jean a donné un baiser à Marie », si la proposition suivante est « elle en a été confondue », le sens en sera très différent de celui de « il en a été confondu », avec ensuite des répercussions sur la suite du propos.

Pour résumer, le discours se structure par l'habitude des locuteurs de construire des chaînes parlées dans un certain ordre, c'est-à-dire par l'usage. Les langues proposent en outre des indices de divers types, facultatifs ou obligatoires, qui font que les locuteurs posent des jalons qui permettent de préciser ou corriger des liens dans l'ordre linéaire de l'énoncé.

Qu'est-ce que le sens lexical ?

À l'issue de cette argumentation phraséologique, comment peut-on comprendre le sens lexical ? Nous vivons dans un monde nommé. Un objet sans nom peut éventuellement avoir une existence fugace pour les individus, mais il ne peut exister *pour nous*, car nous ne saurions en parler, et dès lors aucune connaissance ne pourrait s'y attacher. *A contrario*, tous les mots de la langue, que nous les connaissions ou non, sont accompagnés de corpus de discours qui constituent leur usage, et d'où des sens peuvent être déduits *a posteriori*. Le réemploi correct des mots dans un syntagme ou une phrase est déterminé par la connaissance des usages auxquels on a été exposé ; ils peuvent se modifier si cette exposition change. Des usages nouveaux et créatifs sont ainsi toujours possibles, et ils se lexicalisent quand ils sont repris par d'autres locuteurs.

Les corpus d'usages jouent deux rôles fondamentaux. Le premier est de stocker les connaissances au sujet des objets dénommés, c'est-à-dire ce qui a été dit sur l'objet auquel réfère la dénomination, et dont on peut extraire le sens à la manière des lexicographes, en repérant les usages et en les classant. Leur second rôle est de nous indiquer comment parler de ces objets. Les mots sont toujours utilisés dans des contextes préférentiels, et le vocabulaire d'une langue est constitué, non de mots isolés qui s'agentent en fonction de règles syntaxiques et sémantiques, mais d'unités phraséologiques dont le voisinage est plus ou moins contraint.

Prenons l'exemple du verbe *calculer*, pour lequel le *Larousse* (2008) donne trois usages phraséologiques transitifs qui en constituent trois sens : « calculer une distance, des dépenses » (déterminer par le calcul), « calculer ses chances de succès » (évaluer, estimer, apprécier), et « calculer ses effets » (combinaison, préparer habilement). Tout nouvel usage de *calculer* a toutes les chances de pouvoir être apparié à l'une ou l'autre de ces formes-sens sémantico-phraséologiques. Cependant, on ne peut pas exclure la possibilité de dire des choses comme *calculer le micro*, *calculer une tarte* ou *tu me calcules ?* dans des contextes où ces expressions peuvent faire sens. Si les contextes préférentiels lexicalisés proviennent de l'usage et donnent un cadre *habituel* aux emplois, ce dernier n'est pas *absolument* contraignant : les usages futurs ne sont jamais entièrement déterminés par les usages passés et ils sont toujours susceptibles de se lexicaliser. C'est ainsi que *embrasser* qui voulait dire « prendre dans ses bras » en est venu à signifier « donner un baiser ». Un mot n'est ainsi pas « quelque chose de donné », de stable, comme le dit Saussure dans les *Écrits de Linguistique Générale* :

Mais d'où prend-on d'abord qu'il y a un mot, lequel devra être considéré ensuite à différents points de vue ? On ne tire cette idée elle-même que d'un certain point de vue, car il m'est impossible de voir que le mot, au milieu de tous les usages qu'on en fait, soit quelque chose de donné, et qui s'impose à moi comme la perception d'une couleur. (Saussure, 2002 : 24)

Apprendre un mot nouveau, c'est apprendre l'existence *pour nous* de la chose nommée, et c'est aussi apprendre celle d'un corpus auquel nous avons accès de diverses manières, par exemple grâce à une simple question. Ainsi, si un enfant nous demande « C'est quoi, un ordinateur ? », nous pouvons lui donner une version très abrégée et simplifiée du corpus de connaissances qui accompagne ce mot, faisant l'impasse sur des descriptions trop techniques. Cette exposition à un fragment du corpus peut générer dans l'esprit de l'enfant une certaine idée de ce qu'est un ordinateur, autrement dit un embryon de concept, si on veut. Le concept est, selon ce point de vue, une représentation *seconde*, *produite* dans notre esprit par le contact entre la chose dénommée et ce qu'on en dit. C'est une construction individuelle en évolution permanente au gré de l'exposition du locuteur aux corpus, donc aux connaissances partagées par sa ou ses communautés linguistiques. C'est parti-

culièrement le cas chez les enfants, dont les idées (les « concepts ») sur les choses nommées évoluent tout au long de leur éducation. Le concept se rapproche alors de ce que Peirce (1978) appelait un *signe interprétant*, c'est-à-dire élaboré à partir de l'*objet* en relation avec la dénomination (le *representamen*, dans sa terminologie).

L'idée installée dans l'esprit de l'enfant, c'est une *forme-sens*. Elle peut être comparée à une éponge. Elle possède un contour souple qui permet de la saisir (la forme délimite la forme-sens et lui donne une existence séparée) et elle peut absorber une quantité croissante de liquide (l'exposition à l'usage enrichit la forme-sens d'idées plus ou moins vagues, plus ou moins précises sur l'objet auquel elle réfère). Rien n'est stable. Elle peut aussi être pressée et vidée pour se remplir par la suite d'autres usages (comme pour *embrasser*).

Elle n'est certainement pas constituée de sèmes. Les sèmes ne sont rien d'autre que des notations métalinguistiques simplifiées et schématiques le plus souvent faites à partir de définitions de type lexicographique : elles ne font que résumer et présenter de manière parfois pseudo-algébrique certaines connaissances extraites des corpus d'usage.

Qu'en est-il alors des notions de sens propre et de sens dérivé ? Elles sont des connaissances métalinguistiques construites discursivement à partir de l'observation et de la description de la langue. Elles ne sont ni constitutives, ni causales. On utilise le sens « dérivé » de *souris* à propos de l'objet relié à un ordinateur, et son sens « propre » quand on en voit une courir dans la cave, et ces deux usages sont séparés car lexicalisés dans des corpus différents : nous les utilisons comme s'il s'agissait de deux mots séparés, et d'ailleurs ils le sont. La notion de dérivation n'est qu'un point de vue historique métalinguistique sur la langue. Rappelons à ce sujet que pour Saussure « il n'y a pas de différence entre le sens propre et le sens figuré des mots » (Saussure, 2002 : 80). S'il y a eu un lien au moment de la néologie, celui-ci a été ensuite largement oublié et nous ne nous en souvenons qu'au prix d'un effort de mémoire. Il est même possible qu'à l'avenir les deux usages de *souris* s'éloignent au point de devenir des homonymes, comme ce fut le cas des deux usages de *voler*¹³. Croire que le métalangage dénomme des

13. Dont le sens de « dérober » vient d'un usage dans le sens de « se déplacer dans les airs » en fauconnerie. Quand un aigle *vole* un lapin, c'est-à-dire quand il l'attrape en plein vol, son geste ressemble à celui du voleur.

entités linguistiques *réelles*, c'est croire en l'existence *réelle* d'objets qui ne sont que métalinguistiques, c'est-à-dire *anthropologiques*.

Conclusion

Notre discipline, la linguistique, repose sur une épistémologie peu discutée. Elle est riche d'une métalangue très ancienne, puisqu'on peut la faire remonter jusqu'à l'Antiquité grecque, et très flexible, car son usage n'est pas figé et la création de termes nouveaux est admise sans problème. Ce qui lui manque, c'est une mise en perspective philosophique de ses prolégomènes et la conscience que sa métalangue et ses pratiques s'inscrivent dans l'histoire des idées, ce qui est éminemment culturel. La linguistique moderne produit un flux permanent de résultats issus de l'observation et dont la qualité et la pertinence sont incontestables. Elle a adopté au cours du siècle passé un certain nombre de doctrines qui ont toutes été sévèrement critiquées et finalement abandonnées par la plupart des linguistes. Il règne depuis lors un descriptivisme riche mais parcellaire, parfois structuré par des reliquats théoriques explicites ou implicites qui cohabitent dans un éclectisme plus ou moins affirmé. Il arrive aussi, bien souvent, que les questionnements théoriques ne soient pas évoqués du tout, et le chercheur adopte alors les points de vue issus du sens commun sans les examiner.

Or le sens commun ne fait pas bon ménage avec la science. Nous avons abordé ici la notion de concept comme *deus ex machina* de la linguistique, comme entité explicative dont l'existence n'est pas posée explicitement, ni *a fortiori* démontrée. Il en va de même de celle de sème, de règle, de principe, de contrainte, etc., les fruits sans doute du scientisme qui affecte les sciences humaines. Ces entités donnent une certaine apparence scientifique au propos, et le linguiste est tout naturellement incité à effectuer un saut du métalinguistique à l'ontologique : il en vient à penser que ce qu'il a dit de la langue, *est* la langue. Saussure avait remarqué cette tendance :

Éternellement donc le grammairien ou le linguiste nous donne pour entité concrète, et pour entité absolue servant de base à ses opérations, l'entité abstraite et relative qu'il vient d'inventer dans un chapitre précédent. (Saussure, 2002 : 24)

« Tout ce que nous pourrions absolument décrire, pourrait être décrit autrement. Il n'y a point un ordre de choses *a priori* », dit Wittgenstein (1961, § 5 634). C'est particulièrement vrai dans les sciences humaines. Notre compréhension du monde, de la langue et de la pensée ne consiste pas en la découverte de lois préexistantes inscrites dans la nature, mais en la construction raisonnée d'un discours à partir de l'observation des faits et du savoir existant dans le domaine qui permet de les interpréter. Nous n'avons pas accès aux choses *en soi*, dans quelque domaine que ce soit.

Références bibliographiques

- Benveniste, É., 1974, « La forme et le sens dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris : Gallimard.
- Chomsky, N., 1957, 2002, *Syntactic Structures*, Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- Flahault, F., 2006, « *Be yourself !* ». *Au-delà de la conception occidentale de l'individu*, Paris : Mille et une nuits.
- Flahault, F., 2018, *L'homme, une espèce déboussolée*, Paris : Fayard.
- Frath, P., 2007, *Signe, référence et usage*, Paris : Le Manuscrit.
- Frath, P., 2016a, « Règles et langage privé : Wittgenstein: On Rules and Private Language (Le désespoir de Saul Kripke) », in Thomières, D. (dir.), *Des mots à la pensée. Onze variations sur l'interprétation*, Reims : Épure.
- Frath, P., 2016b, « Épistémologie linguistique de la causalité », in Viellard, S. et Thomières, I. (dir.), *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, 162-178, [en ligne] http://lettres-tmp.sorbonne-universite.fr/sites/default/files/media/2020-01/la_grammaire_de_la_cause_actes.pdf (consulté le 26/02/2020).
- Frath, P., 2020, *Linguistique anthropologique et référentielle*, Reims : Sapientia Hominis.
- Jullien, F., 2015, *Des idées au vivre. Lexique euro-chinois de la pensée*, Paris : Gallimard.
- Kripke, S., 1996, *Règles et langage privé*, T. Marchaisse (trad.), Paris : Seuil (Londres : Basil Blackwell, 1982).
- Laurent, G., 2017, *Jeux de lecture, jeux de langage : l'ubiquité de la pensée wittgensteinienne ou l'horizontalité contre la verticalité*, Thèse de doctorat de philosophie soutenue à Reims le 31 mai 2017.
- Mel'čuk, I., 2016, « La causation dans la langue », in Viellard, S. et Thomières, I. (dir.), *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, 7-16, [en ligne] http://lettres-tmp.sorbonne-universite.fr/sites/default/files/media/2020-01/la_grammaire_de_la_cause_actes.pdf (consulté le 26/02/2020).
- Peirce, C.S., 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris : Seuil.
- Saussure, F. de, 1972, *Cours de linguistique générale*, de Mauro, T. (éd.), Paris : Payot (Lausanne, Paris : Payot, 1916).

Saussure, F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris : Gallimard.

Tesnière, L., 1959, 1988, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.

Wittgenstein, L., 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, Klossowski, P. (trad.), Paris : Gallimard.